

me du produit est plus forte en quantité ou en qualité. Il y a lieu, d'après cette considération, de subordonner toutes les autres aptitudes à celle-là, et de la rechercher dans ce cas toujours à son plus haut point de développement. Les produits qu'en dehors du lait donne la vache laitière, deviennent accessoires. On peut viser économiquement à les augmenter, qu'à la condition de laisser intact le produit principal. Ici, comme dans le premier cas, où le travail est la nécessité essentielle, il faut d'abord que l'animal soit propre à sa fonction, il faut qu'il soit avant tout doué de l'aptitude laitière. Les bénéfices qu'on en attend dépendent uniquement de cette condition.

Mais si la force musculaire et l'énergie, qui font les meilleurs travailleurs, sont des circonstances peu favorables pour le développement prompt et notable des qualités propres à mettre l'espèce bovine dans le cas de répondre avantageusement à sa destination finale ; si, en un mot, le bœuf spécialisé pour le travail s'éloigne beaucoup, quant aux aptitudes, du bœuf spécialisé pour la boucherie ; l'incompatibilité est incomparablement moindre en ce qui concerne le type laitier. La sécrétion du lait et l'accumulation de la graisse et des suc nutritifs qui constituent la viande, avec les fibres musculaires, ces deux fonctions s'excluent, à la vérité. On ne voit point de vaches fortes laitières qui soient en même temps grasses, ou même ce que l'on appelle en bon état. L'activité des mamelles attire à elle tout ce qui, dans les aliments absorbés, n'est pas indispensable à la conservation des autres organes. Mais il suffit que cette activité cesse pour que l'inverse ait lieu. D'où il suit que la double aptitude peut exister chez le même individu, à la seule condition de se manifester successivement, non simultanément. Nous verrons plus d'une race où s'en trouve la preuve. Et c'est une circonstance favorable pour l'exploitation laitière, puisqu'elle permet d'y réaliser avantageusement une des opérations les plus fécondes de l'industrie, nous voulons parler du renouvellement fréquent du capital. Ce n'est pas le moment d'insister sur ce point de vue, bornons-nous à le signaler en passant, et disons maintenant un mot de l'aptitude unique à la production de la viande.

Nous n'en sommes pas arrivés, dans notre pays, à rencontrer normalement, chez l'espèce bovine, cette fonction économique avec le caractère exclusif. Les bœufs produits et élevés uniquement en vue de la boucherie demeureront longtemps encore, vraisemblablement, une très-minime exception partout ailleurs qu'en Angleterre. Notre intention n'est pas d'examiner s'il faut le déplorer ou s'en réjouir. S'il nous était permis d'énoncer à cet

égard une opinion, sans entrer dans les développements qui seraient nécessaires pour la motiver, nous dirions que l'un ne nous paraîtrait pas plus sage que l'autre, et qu'il suffit de constater le fait pour le justifier. Le bœuf exclusivement propre à un engraissement précoce et exagéré, n'est ni dans les goûts de la consommation, ni dans la situation économique de notre nation. Ceux qui le voudraient faire entrer de prime saut dans l'économie rurale du continent poursuivent donc une pure utopie. Ils négligent de tenir compte des conditions sans lesquelles aucune production animale ne saurait concevoir, raisonnent absolument comme s'il suffisait, pour résoudre le problème, de substituer aux aptitudes de l'espèce bovine actuelle d'autres aptitudes, en substituant une race qui les possède à d'autres races ne les possédant pas, ou bien en les transmettant héréditairement à celles-ci par le croisement. Nous savons maintenant ce qu'il en faut penser.

Les principes qui régissent ces sortes de choses ont été précédemment exposés avec des détails qui nous dispenseront de nous y arrêter en ce moment. Mais cela nous amène tout naturellement à conclure sur le sujet qui nous occupe, en recherchant à quelles conditions la fonction économique en raison de laquelle l'espèce bovine fournit sa viande à la consommation peut atteindre, dans l'état actuel des choses, son plus haut degré, tout en demeurant compatible avec les deux autres. Le plus habituellement, elle est ce que celles-ci la font. Le progrès veut cependant qu'on s'en occupe, et nous devons reconnaître que de notables résultats ont déjà été obtenus en ce sens. Nous indiquerons, quand le moment en sera venu, la marche qu'il convient de suivre pour cela. Quant à présent, il y a lieu seulement d'en poser les bases économiques.

Que la fonction principale soit le travail ou la production laitière, il est permis de se proposer de développer, par les moyens que la zootechnie met à la disposition de l'éleveur, l'aptitude à celle qui succède nécessairement à ces deux premières. Là est en vérité le problème posé à l'industrie bovine par les nécessités économiques de notre temps. Il faut que tout en satisfaisant aux conditions de travail imposées par la culture, nos bœufs acquièrent une aptitude plus prononcée à la production de la viande. Comment résoudre la difficulté ? Cela ne paraît pas difficile, du moins en principe, sinon en fait. La solution est impliquée dans les termes mêmes du problème. Elle consiste purement et simplement à améliorer les conditions du travail, par tous les moyens capables de le rendre plus efficace. Au nombre de ces moyens on peut énumérer en première ligne le bon entre-

tien des chemins ruraux, le perfectionnement des instruments aratoires, en vue de leur faire produire un plus grand effet utile, tout en nécessitant une force de traction moindre, l'amélioration des modes d'attelage, dans le but d'utiliser toute la force des animaux, et par conséquent de l'économiser, enfin les progrès de la culture, produisant des fourrages en quantité suffisante pour permette d'augmenter le cheptel vivant. A des nécessités moindres, peuvent dès lors suffire des aptitudes moindres ou plus nombreuses, et celles qui leur sont opposées se développent nécessairement en raison directe de leur diminution. Ceci n'est pas une chimère ou une simple hypothèse. Le phénomène s'observe tous les jours. A mesure des modifications qui se produisent dans les conditions ci-dessus énoncées, et qui constituent ce qu'on appelle le progrès agricole, l'espèce bovine devient plus apte pour la boucherie ; elle s'améliore en ce sens pour ainsi dire spontanément. Il n'est nullement douteux qu'elle ne travaille moins à mesure que la culture progresse. Les aptitudes étant corrélatives aux fonctions économiques, les bœufs nous donnent plus de viande, à mesure que nous leur demandons moins de force, moins de travail.

La conclusion à tirer de là, c'est que les réformes dans l'économie rurale entraînent les déplacements d'aptitudes dans le bétail, mais ne peuvent pas logiquement en être précédées. La plus impérieuse des lois de cette économie est celle d'après laquelle la spécialité de service veut être toujours intégralement remplie. Avant de modifier l'aptitude, il faut donc d'abord s'attaquer aux nécessités de la fonction économique.

Et maintenant que ce fait a été mis, croyons-nous, suffisamment en lumière, nous allons examiner la question des rapports qui peuvent exister entre les aptitudes et la conformation. Si ces rapports sont réels, ainsi qu'il est permis de l'avancer, nous pourrions rattacher entre eux ces deux ordres de phénomènes, et déduire de notre étude les divers types de beauté zootechnique que comporte l'espèce bovine considérée dans son ensemble, ainsi que cela a été déjà fait pour le cheval.

Les types de la beauté dans l'espèce bovine.

D'après les considérations qui viennent d'être développées, et suivant l'idée que nous nous sommes faite de la beauté zootechnique, il serait permis de penser qu'une conformation particulière, un type spécial, doit correspondre, dans l'espèce bovine, à chacune des spécialités d'aptitude nécessaires pour l'accomplissement complet de ses diverses fonctions économiques. Au point de vue de la doctrine de la spécialisation, cela ne peut être autre